

CATHÉDRALE DE PALERME

PAYSAGES DE SICILE

IMPRESSIONS D'ART ET DE PLEIN AIR



I

A VOL D'OISEAU

'EST la Perle de la Méditerranée.

Et la preuve, c'est que tous les peuples qui se sont disputé la prépondérance de cette mer unique, idéale, ont convoité ce trésor : la Sicile !

Qui trouvons-nous à l'origine de l'histoire ? Les Phéniciens, intrépides marins et habiles commerçants. Ils n'ont garde d'oublier ce petit pays habité par les *Sicani*, de race ibérique ou celtique. Ils y établissent des comptoirs et y agrandissent un port de relâche excellent qu'ils appellent *Panormos*, Palerme.

Pyrrhus, roi d'Épire, y vient.

Les Carthaginois, ces ravageurs de mer, s'en emparent. La Sicile a vu Asdrubal et Annibal, deux des plus grands noms de l'antiquité.

Et naturellement, à leur suite, les Romains qui en firent le grenier de l'Italie.

Avec les Romains, on voyait l'apôtre Paul prêcher à Syracuse, pendant que Philippe évangélisait Palerme.

Et quand les Barbares font leur apparition foudroyante sur les champs de bataille de l'univers, Genséric, roi des Vandales, et Théodoric, chef des Goths, règnent sur la *Trinacrie*.

Ce n'est pas fini.

Deux autres races imprimeront là leur forte empreinte : les Arabes et les Normands. Le temps de leur conquête fut peut-être la plus belle époque de l'histoire sicilienne. Assad-Ben-el-Forat et Robert Guiscard étaient de rudes hommes, mais c'étaient des hommes.

Puis l'île devient partie intégrante de l'empire d'Allemagne au temps de Frédéric II et du pape Grégoire IX.

Puis elle se soumet aux Français et à Charles d'Anjou, jusqu'aux fameuses *Vêpres siciliennes*.

Puis à la maison d'Aragon, tantôt formant un royaume indépendant, tantôt unie à Naples : on disait alors les Deux-Siciles.

Cela dura, avec des alternatives diverses, jusqu'à la chute du gouvernement des Bourbons, jusqu'à



l'arrivée de Garibaldi, en 1860. Le célèbre dictateur donna la Sicile à la maison de Savoie et à l'Italie, à qui elle appartient présentement.

Combien de compétitions, de rivalités, de guerres et de massacres autour de cette proie ! Est-elle donc si précieuse ? Sa possession valait-elle tant d'efforts ?

Où, sans doute ; jugez-en :

« Des promontoires, presque entièrement isolés, s'avancent dans les flots, au nord des montagnes, dit Elisée Reclus (1), et par la beauté de leur profil, la variété de leurs formes, font de cette côte une des plus remarquables de la Méditerranée. Même après avoir visité le littoral de la Provence, de la Ligurie, du Napolitain, on reste saisi à la vue des caps superbes de la côte sicilienne ; on contemple avec admiration l'énorme bloc quadrangulaire de Cefalù ; la colline plus doucement ondulée de Termini ; les masses verticales de Caltafano, et surtout, près de Palerme, la forteresse naturelle du mont Pellegrino, roche presque inaccessible de vingt kilomètres de tour, où le vieil Amilcar Barca se maintint, durant trois années, contre tous les efforts d'une armée romaine... »

Le célèbre géographe n'a fait que décrire la réalité telle qu'elle apparaît aux yeux du voyageur quand il aborde dans ces parages enchanteurs, et il s'est trouvé que sa description est un tableau superbe, grandiose.

Utile dulci ! Aux beautés naturelles et aux beautés artistiques — comme nous le verrons plus loin —, il faut joindre les richesses incalculables du sol, arrosé de nombreux cours d'eau, couvert de forêts et de vignobles, recelant de véritables trésors minéraux.

Le climat est délicieux ; aussi, dans cet Eden, poussent à foison les orangers, les citronniers, les palmiers, les bambous, les caoutchoutiers, les arums, les aloès, les cactus, les yuccas, les camélias.

« A vol d'oiseau », avons-nous dit. L'oiseau se pose sur les branches d'un de ces arbres d'Orient, dans un jardin. C'est, si vous le voulez, la villa *Tusca*, à Palerme.

Rosiers à fleurs jaunes, giroflées au violent parfum, pelouses tapissées de violettes de Parme, géraniums géants, aux couleurs pourpres, c'est une végétation radieuse de soleil et de lumière, c'est une merveille de grâce et de beauté, c'est la *Conque d'or !*

Et par-dessus plane le grand voile azuré du firmament. Et tout nage dans l'éther subtil, idéal, embaumé. Un vrai Paradis !

Cela sur une superficie de 29,241 kilomètres carrés.

L'île a trois millions d'habitants.

Sont-ils heureux vraiment ?

Nous le verrons.

(1) *Nouvelle Géographie universelle.*

II

PALERME : SUR LE PORT

Et moi aussi, j'ai eu sept ans ! Et moi aussi j'ai appris à lire ! Et moi aussi, j'ai eu mes étonnements naïfs et mes premières jouissances intellectuelles !

Savez-vous quel était le premier livre qu'on m'a mis entre les mains ou que j'ai déniché plutôt dans je ne sais quel vieux bahut, quand j'étais tout petit ? C'était aussi un tout petit bouquin, très vieux, très laid et qui ne me quittait pas. Oh ! quand je vois les beaux volumes illustrés qu'on offre maintenant aux enfants, je me dis : « Comme ils sont gâtés ! Comme on leur rend facile l'étude de l'histoire ! » En profitent-ils ? Je ne sais. J'ai idée qu'il en va ici de la science comme des voyages. Ainsi, à Jaffa, on prend maintenant le train pour aller à Jérusalem. Le chemin de fer à Jérusalem ! Pitié ! Moi, j'y ai été à cheval et je m'en félicite, j'ai peut-être mieux vu, mieux goûté, mieux retenu.

Mon petit bouquin était un cours d'histoire ancienne, à l'usage de la jeunesse (Lyon, chez Pélagaud et Lesne, grande rue Mercière, 1840). Ni les gens, ni les rues n'existent plus, c'est sûr ; moi, je conserve toujours précieusement mon petit bouquin.

C'est là que j'ai appris l'histoire de Sicile et les hauts faits de Gélon, d'Hiéron, d'Agathocle et de Denys, tyrans de Syracuse.

Jusqu'à ces dernières années, il m'était resté comme une sensation d'appétit non satisfait ; vous savez ? quand on a goûté à moitié une bonne chose et qu'on se dit : « Je voudrais bien y retourner. »

Le petit bouquin m'avait donné la nostalgie de la Sicile.

Je n'ai été rassasié que lorsque j'y ai mis les pieds. J'aime l'Italie.

Je n'ai jamais éprouvé de plus pures jouissances qu'en pérégrinant à travers l'Allemagne et l'Italie. Je ne connais rien de beau comme les forêts de la Haute-Bavière, ou de la Bohême, et les montagnes du Taunus et du *Schwarzwald*, et je suis amoureux du Rhin et des églises romanes de Cologne la sainte ; mais je vis en Italie.

Les Espagnols ont un proverbe qui dit :

Italia para nacer
Francia para vivir.

« Il faut naître en Italie », parce que ce doux climat convient aux enfants, mais « il vaut mieux vivre en France ». Eh bien ! c'est le climat des enfants qui me convient, l'air du lac de Côme, les brises de Naples et de Sorrente, le ciel de Palerme et de Catane.

Lectrices, plaignez mon dilettantisme. Je ne saurais être insensible devant le misérable qui

chante *Santa-Lucia*, en s'accompagnant de la guitare, ou devant le *lazzarone* en guenille, qui me guide dans les jolis coins, ni surtout devant la *contadina* qui, son *bambino* sur les bras, ressemble à une *Madone* de Raphaël : leurs poses sont si artistiques ! Ma sympathie est acquise à leur grâce et à leur *gentilezza*.

Quant à l'art, il est partout chez eux et partout à sa place. Voyez-vous un beau fronton et une statue de marbre blanc dans les brumes de Glasgow ?

Cela jure ; mais je tombe en admiration en présence d'une balustrade de pierre, derrière laquelle émergent trois pins parasols, dès que j'ai passé les Alpes.

Je les ai passées souvent. Une fois, j'ai été plus loin, bien plus loin ; je suis donc venu en Sicile.

Un ami facétieux m'avait dit :

— Rapporte-moi quatre choses auxquelles je tiens :

Une pierre détachée des ruines célèbres ; j'aimerais un petit chapiteau.

Un morceau de lave tirée du cratère de l'Etna.

Une bouteille de vin de Zucco, ou de Syracuse, ou de Marsala.

Un peu de corde de pendu ; dans ce pays de brigands, il y en a.

Muni de ces recommandations, j'arrivai à Palerme.

C'était un dimanche et le jour de la fête nationale : le *Statuto*. Un bon jour pour voir.

Du premier coup sur le port, je fis deux remarques qui me replongèrent en plein dans le domaine de l'Histoire :

Tandis qu'à Naples, j'étais assourdi par l'exubérance et le tapage de la rue, à Palerme, je me trouvais au milieu d'une population grave, calme, tranquille.

Quoi d'étonnant à cela ?

La race est un mélange issu des diverses nationalités implantées ici : la grecque, la carthaginoise, l'arabe, la normande, l'espagnole. L'Orient a passé par là.

Chose curieuse ! Le croisement n'a pas donné la beauté ; les femmes sont loin d'offrir la régularité et la pureté des formes qu'on rencontre sur le continent ; le teint est olivâtre, les cheveux sont crépus, la voix est aiguë ; l'œil noir et vif indique pourtant la passion contenue, mais prête à jaillir au dehors, quand on l'excitera.

Les voitures de paysans passent sur le port et attirent forcément les regards. Toutes sont peintes en jaune serin, fileté de rouge et moucheté de vert.

Et sur la caisse, sur les panneaux, on a reproduit l'épopée sicilienne.

Rien d'aussi curieux. Voici les sujets les plus variés :

Le Jugement de Salomon.

La Passion de Jésus-Christ.

L'Arrivée des Sarrazins.

Le Roi Roger sur son trône.

La Retraite de Russie.

Les Adieux de Napoléon à Fontainebleau.

Le Débarquement des *Mille* à Marsala.

Le Bombardement de Messine

Comme on le voit, on a un peu empiété aussi sur le domaine de l'Histoire universelle ; mais à coup sûr, voilà un peuple instruit, le plus instruit des peuples, et si les enfants étudient de même l'histoire et la géographie sur la couverture de leurs cahiers de classe, nous aurons affaire ici à une légion de savants.

Eh bien, non, un sixième des habitants seulement sait lire, et écrire et l'industrie des écrivains publics est florissante.

Sous ces peintures naïves, l'artiste n'a pas manqué d'écrire l'invocation et la louange dévote :

Evviva la Divina Providenzia !

« Vive la Divine Providence ! » Que Dieu nous protège !

C'est bien ; ils sont tous chrétiens.

Mais la superstition ne perd jamais ses droits dans ces âmes de chrétiens frustes, et ils ne se mettront jamais en route un vendredi ou un mardi, pas plus qu'ils ne se marieront un de ces jours néfastes :

Ne di vennari ne di marti

Nun si spusa, ne si parti

Toute l'Italie est là, mélangée d'Afrique parfois, surtout quand ils se mettent en colère et quand ils en veulent à quelqu'un. Ne pouvant pas toujours loger un stylet entre les épaules de leur ennemi, ils imiteront les nègres des bords du Tanganika et du Congo, qui tuent en paroles dans des imprécations solennelles :

Puisses-tu être brûlé !

Puisses-tu être foudroyé !

Puisses-tu être tué à coups de couteau !

Puisses-tu être empoisonné !

Puisses-tu mourir de mort subite !

Puisses-tu mourir de la peste noire !

Puisses-tu être englouti dans les eaux !

Puisses-tu être trahi par tes enfants !

Comme nous abordions au port, mon ami Félix M... et moi, une mégère, ressemblant à une sorcière de Macbeth, anathématisait en ces termes un pauvre diable de portefaix. L'autre impassible, sous l'orage, cria à la fin, par trois fois :

— Eau et sell !

Puis il cracha trois fois en l'air et s'en alla rassuré, les mains dans ses poches.

Le danger était désormais écarté.

J'avais vu cela aussi en Chine.

PARLERME. — MONRÉALE. — L'ART NORMAND

Rien de plus commode pour le touriste que de visiter Palerme. Deux longues rues, formant la croix, partagent la capitale en quatre parties. Le reste n'est que ruelles infectes et tortueuses.

On se porte naturellement de suite au point central, à l'intersection des deux grandes artères : le *Corso Vittorio Emanuele* et la *via Macqueda* ou *Corso Garibaldi*. C'est une assez belle place, ornée de statues et de fontaines et appelée : *Place des Quatre-Cantons*.

Regardez d'un côté ; vous avez au bout un immense horizon bleu : la mer. Retournez-vous et avancez dans la direction contraire, vous allez entre deux rangées de hautes maisons à balcons, peuplées de femmes jouant de l'éventail, jusqu'à la cathédrale et au Palais Royal.

Croiriez-vous qu'au temps des Fatimites et des Aglabites, la ville comptait jusqu'à deux cents mosquées ? Croiriez-vous qu'elle possède actuellement plus de soixante églises ? Hélas ! ce ne sont pas des monuments et la plupart du temps elles ressemblent trop à la chapelle de couvent, où nous allâmes entendre la messe et où s'étaient le luxe le plus criard et le plus abominable mauvais goût.

Joli, l'aspect extérieur de la cathédrale précédée d'une place, entourée de balustres et ornée de statues, mais la coupole qui surmonte l'édifice est disgracieuse et l'édifice lui-même n'a de valeur que comme transition de style. Chaque conquérant apporta le sien et le Normand les réunit tous, confondant surtout l'ogive et le cintre, faisant planer les voûtes moresques au-dessus des mosaïques byzantines, posant des arcs sur les colonnades grecques des temples.

Cela ne laisse pas que d'étonner, à première vue, et on trouve ensuite que ce mélange n'exclut pas l'harmonie.

— *Stā viator, heroes calcas*. Arrête-toi un moment, voyageur, et ne dédaigne pas ces tombes :

L'abside mineure, dédiée à Sainte-Rosalie, contient la châsse précieuse renfermant quelques-uns de ses ossements ; elle est en argent ciselé et pèse quatre cent douze kilogrammes.

Dans la première chapelle, à droite de la nef, voici les tombes en porphyre de Roger, roi de Sicile, de l'impératrice Constance, de Henri VI, de Constance II d'Aragon, de Frédéric II, de Pierre II d'Aragon. Cette cathédrale est un véritable Saint-Denis.

Et maintenant au *Palazzo-Reale*, à gauche, au fond de la *Piazza della Vittoria*.

Mais qu'est-ce que cette porte, là au bout de la rue, fermant la ville ? Je le demande à un passant.

— La *Porta Nuova*.

— Pourquoi cette porte est-elle couronnée si singulièrement d'une sorte de maisonnette ?

— Ah ! ah ! fait mon interlocuteur, je n'en sais rien ; mais ce que je sais c'est qu'il y a là une chambre où Garibaldi a été se loger, après avoir pris la ville.

— Et le Palais Royal qui était à deux pas ?

— Seigneur étranger, Garibaldi, qui était la splendeur de Dieu, *splendore di Dio*, a laissé le palais aux hommes, comme Dieu l'a fait lui-même.

...Où sont les deux cents mosquées ? Où sont les palais moresques ? Où est ce lieu enchanteur de l'*Albehira* dont nous parle le juif Benjamin de Tudela, qui voyageait en 1172, au temps de Guillaume le Bon ? Où est la magnificence des émirs héréditaires ?

Il ne reste plus à Palerme que deux maisons arabes : la *Cuba*, transformée en caserne et qui n'a rien d'intéressant, et la *Ziça* qui n'est guère plus curieuse. Réfugions-nous donc dans l'étude du gothico-normand.

Le plus beau spécimen de ce style est la chapelle Palatine. « C'est un joyau, dit Lauzel (Italie, Sicile, 1872), une petite basilique en miniature ; la voûte de la nef est formée de caissons dorés, stalactiformes, les bas-côtés ont des toits en plan incliné, où les poutres font saillie. Dix colonnes corinthiennes servent d'appui aux parois de la nef, où se déroulent les mosaïques. Toute la partie inférieure est couverte de marbre blanc, où s'incrustent des dessins réguliers, multicolores, de grands fers de lances formés de morceaux de porphyre rouge et vert ; au-dessus de cette mosaïque arabe, à fond blanc, sont les mosaïques chrétiennes à fond d'or. Au fond de l'abside, ils ont mis un Christ, tête immense, œil fixe, grands cheveux, descendant en ondes noires, un livre à la main, Saint-Pierre, Saint-Paul dominant les bas côtés, comme le Christ emplit la nef de son regard profond. L'or tremblant des mosaïques, éclairées de rayons obliques, la bizarrerie des styles, la naïveté des veilles peintures de pierre ; le désordre des inscriptions grecques, latines, l'*ambon*, avec son aigle aux ailes étendues, ses piliers sculptés, l'étrange candélabre apporté par Roger, où courent des sculptures gothiques parmi les feuilles d'acanthé d'une pureté grecque ; la coupole qui s'attache à sa base octogone par des arches en encorbellement concentrique, tout amuse et étonne le regard. Il y a une sorte d'insolence dans cet art qui a pillé tous les arts, en même temps qu'une splendeur barbare et naïve. »

Comme au temps des rois normands, on prie dans ce lieu saint. J'y ai vu célébrer un office par le chapitre royal, que préside un doyen mitré ; j'y ai vu un officier supérieur à genoux sur la dalle, sans respect humain.

A une courte distance du palais, on va voir *San*

Giovanni degli Eremiti, une église du XIV^e siècle, édifiée par des ouvriers arabes, avec un beau cloître du XIV^e, au milieu duquel fleurissent les roses et les lilas.

Et puis, la visite de Monréale s'impose.

C'est à une lieue de la capitale, dans la montagne. On est tout surpris de trouver là une ville de 16,000 habitants et le siège d'un archevêché. On est bien plus surpris d'y trouver une merveilleuse cathédrale dans le style de la Palatine et dans laquelle on pénètre par les magnifiques portes de bronze ciselées, — comme le dit une inscription, — en 1186, par Bonnato.

L'impression est grandiose.

« Au-dessus du plan majestueux du parvis, une série de grandes marches de plus en plus élevées, en même temps qu'un resserrement graduel des plans verticaux et des cintres vers le fond de l'abside. Cette ordonnance si simple, si claire, soulage le regard. La légende byzantine se déroule largement. Les pères, les patriarches, les prophètes, se meuvent en toute liberté. Les reflets d'or se croisent, descendent des poutres ouvra-

gées, jaillissent des guillochures, des mosaïques. Le marbre blanc court en large bande au pied des murailles et les dorures portent sur ce frais appui, comme un édifice qui s'élève au-dessus d'une eau transparente. Les colonnes antiques de syénite rose soutiennent des murs droits, les arcs puissants n'ont pas une moulure; il ne se peut rien imaginer de plus original, de plus étrange. (Laugel).

A côté du *Duomo*, le cloître bénédictin qui fait l'admiration des architectes et des artistes, avec ses deux cent seize colonnes dont tous les chapiteaux et les fûts sont différents.

Dans la douceur d'un beau soir, du haut du cloître, nos yeux errent sur le vaste panorama qui se déroule devant nous, avec trois grandes taches vertes, blanches et bleues; les jardins de la Conque d'or, les maisons et les clochers de Palerme, la Méditerranée.

C'est plus beau encore que Naples.

CHARLES DE VITIS.

(La fin au prochain numéro.)



UN FLEUVE A LA MER



Quand un grand fleuve a fait trois ou quatre cents lieues
Et longtemps promené ses eaux vertes ou bleues
Sous le ciel refroidi de l'ancien continent,
C'est un voyageur las, qui va d'un flot traînant.

Il n'a pas vu la mer, mais il l'a pressentie.

Par de lointains reflux sa marche est ralentie;

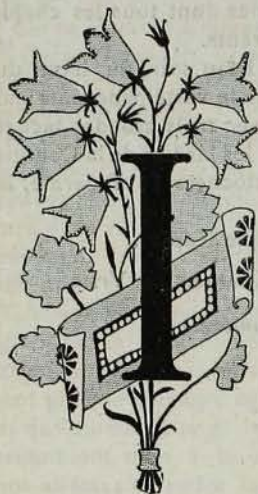
Le désert, le silence accompagnent ses bords.
Adieu les arbres verts. — Les tristes fleurs des landes,
Bouquets de romarins et touffes de lavandes,
Lui versent les parfums qu'on répand sur les morts.

Le seul oiseau qui plane au fond du paysage,
C'est le goëland gris, c'est l'éternel présage,
Apparaissant le soir qu'un fleuve doit mourir,
Quand le grand inconnu devant lui va s'ouvrir.

ANDRÉ LEMOYNE.

LA PART DU RÊVE

SUITE



Il prit un air effrayé.

— Rien du tout; non, je t'assure... J'ai tort de te taquiner. Sérieusement, l'idée est venue à ta tante que tu pouvais peut-être avoir raison.

— Ha?

— Oui. Elle espère qu'un jour ou l'autre tu rencontreras ton héros... Après tout, quand le ciel le veut...

— Ce n'est pas possible que ma tante, tout à coup, ait cédé comme ça... sans raisons...

— Je lui en ai donné, des raisons.

— Lesquelles?

— Mais... celles que toi-même tu m'avais données... J'ai parlé aussi du couvent où tu finirais par te réfugier, si nous te tourmentions; ça l'a effrayée. Tu comprends, n'avoir qu'une nièce et la voir se cloîtrer...

— Et c'est d'avoir si bien gagné mon procès qui vous donne cet air... gai?

— Dame! je suis très heureux de penser que Val-Fleuri est désormais à l'abri des orages. Ta tante m'a promis de ne plus s'occuper de ton mariage. Nous voilà donc en paix! Moi qui adore la paix... Puis, second motif de joie pour ton vieil oncle égoïste : le danger de te voir t'éloigner est ainsi indéfiniment ajourné. Je pourrais même dire qu'il n'existe plus : Qui pourrait *par hasard* tomber dans notre trou! Te voilà vieille fille, Huguette! Et, puisque tu ne t'en effrayes pas, il nous est bien permis de nous en réjouir.

— Oh! certainement, oncle Jean... Eh! bien je vous remercie... et je vous félicite de votre éloquence!

Non, la perspective d'un célibat perpétuel n'effrayait point Huguette. Elle avait obtenu justement ce qu'elle désirait : — qu'on ne s'occupât plus de la marier par correspondance. Elle était contente. Pourtant, lorsqu'elle sortit, elle referma la porte du fumoir d'un coup sec qui fit tressailler l'oncle Jean. Elle alla se mettre au piano, fit des gammes effrénées, entama les danses de Brahms,

les laissa pour du Schumann, finit par une valse; puis, brusquement, ferma le piano et monta dans sa chambre.

« Il faut que j'écrive la bonne nouvelle à Denise », se dit-elle.

Denise était une des rares amies d'Huguette avec laquelle la jeune fille fût restée en rapports. De temps à autre, Mme Genève l'invitait à passer quelques semaines à Val-Fleuri. Pendant leurs longues séparations, les deux amies s'écrivaient d'une façon quelque peu capricieuse. Des mois durant, aucune lettre de Denise n'arrivait au Val-Fleuri. Huguette en concluait que son amie était très prise. Elle la savait mondaine, partagée entre les soins de son home que sa mère et elle tenaient, avec un très modeste revenu, sur un joli pied de confort et d'élégance, et les visites, les thés, les conférences, les expositions, les matinées de musique et autres, les bals, les théâtres, sans oublier les sermons du prédicateur à la mode et une demi-douzaine d'œuvres de charité. De son côté, Huguette n'écrivait à Denise que dans ces heures de faiblesse morale où l'on éprouve le désir de parler de soi, de s'offrir soi-même en pâture à la curiosité ou à l'indifférence d'autrui. Ces heures de vague étaient rares chez Huguette; elle avait une âme « de bonne trempe », comme disait d'elle l'oncle Jean, et connaissait mieux la violence que l'affadissement.

Huguette s'assit à son bureau, très grave :

« Ma Denise chérie,

« J'ai une grande nouvelle à t'annoncer! Ne crois pas que je me marie, au contraire. On y renonce, et j'en suis très, très heureuse. Tu connais mes idées sur le mariage et tu les approuves, sans les partager complètement. Je ne t'en blâme pas. Cela dépend des natures. La mienne a horreur du convenu! La pensée que ma tante et ses amis échangeaient des lettres contenant toutes sortes de détails sur moi et sur des messieurs X ou Z, avec chiffres à l'appui — comme on écrit au Louvre ou au Bon Marché — pour assortir des étoffes, en indiquant les prix, — cette idée-là m'humiliait à un point!... Tu ne peux comprendre l'horreur de cette pensée : On m'épouse pour mon argent. Oh! que tu es heureuse de n'avoir pas de dot! que je t'envie!

« Tu ne te marieras peut-être pas, puisque les hommes ne sont plus, paraît-il, que des place-ments plus ou moins solides, et que tu n'as rien à placer. Mais, justement pour cela, moi aussi, je resterai vieille fille. Après tout... »

— Huguette !

— Ma tante !

Huguette ferma son buvard avec la même vivacité un peu nerveuse qu'elle gardait depuis le matin.

M^{me} Gênevron entra.

Elle portait une robe claire — elle adorait le mauve pâle et le gris doux, — en foulard, ruchée de dentelle, dont le corsage ajusté la mettait déjà en nage.

— Tante Adèle, vous allez faire des visites ?

— Oui, précisément, je compte aller, tout à l'heure, chez cette bonne M^{me} Gérard.

— Chez les Gérard, mon Dieu !

— Veux-tu m'y conduire ? Nous prendrions le duc et les poneys... Si cela t'ennuie, je demanderai la victoria.

— Non, ça ne m'ennuie pas. Mais nous allons toujours à pied chez les Gérard... c'est tellement près par les petits chemins !

— C'est qu'il fait si chaud ! Et puis nous pourrions, en revenant, aller jusqu'à Orez prendre le courrier. Ça nous promènera, il y a longtemps que je ne suis sortie.

— Eh ! bien, ma tante, je ne demande pas mieux. A quelle heure partons-nous ?

— De bonne heure, afin de trouver sûrement les Gérard... puisque nous faisons tant que de nous déranger... Mais viens déjeuner d'abord, tu t'habilleras après. Viens vite ! on a sonné, Arnaud a l'air de très mauvaise humeur aujourd'hui et c'est si ennuyeux, quand il nous sert avec son air désagréable ! Viens vite !

A trois heures tapant, le duc et les poneys vinrent se ranger devant la terrasse. L'équipage avait bon air. Le domestique en tenue d'été, petit drap gris, avec chapeau de même teinte, portait haut la tête, le menton relevé par le col droit. Le duc était bleu foncé à train rouge. Tim et Toty, les poneys gris de fer, étaient de vieux beaux, encore piaffeurs, grâce à l'avoine et au dressage parfait qui survit à tout chez les chevaux. L'oncle Jean les comparait volontiers à ces chanteurs fatigués, chez lesquels une méthode savante remplace la voix presque éteinte. Mais sa femme n'aimait pas à entendre railler son attelage. Tim et Toty partageaient avec Arnaud les égards de M^{me} Gênevron.

Le maître d'hôtel, lui, en imposait par son air gourmé, de bon ton. Tim et Toty conservaient toujours, à ses yeux, l'auréole de gloire dans laquelle ils lui étaient apparus pour la première fois.

C'était à l'hippique. Adèle, encore jeune femme,

était venue passer ce printemps-là à Paris. Et, bien qu'elle n'y connût pas grand'chose, se montrait fidèle fervente du Concours. M. Gênevron cherchait des chevaux. Tim et Toty defilant, les oreilles enrubannées, sous la lumière dorée du dôme vitré, Tim et Toty piaffant, portant beau, élégants et superbes, au premier regard, séduisirent M^{me} Gênevron. Pour lui complaire — autant ceux-là que d'autres — son mari avait acheté les cobs un prix fou.

Revenue à Val-Fleuri, Adèle ne put jamais monter en voiture sans revoir l'éblouissante lumière de l'hippique, et la foule élégante, et les flots de rubans, et toute cette joie de fête. Elle croyait même entendre les flons-flons de l'orchestre.

Maintenant, après de longues années écoulées, Tim et Toty évoquaient encore pour elle toutes ces choses, et c'était avec la même émotion, toujours, qu'elle parlait de ses chevaux primés.

Huguette descendit lentement le perron, en achevant de boutonner ses gros gants. Elle portait une robe en cover-coat, dont la jaquette, toute droite, s'ouvrait sur une chemisette d'un écossais discret à boutons d'or mat. Le col de linon blanc, très haut, enserrait son cou mince. Sur son chapeau en grosse paille fleurie, un voile blanc était noué. Elle était très *lady like*, et l'oncle Jean, qui aidait sa femme à s'installer en voiture — opération toujours longue et compliquée — l'oncle Jean se pencha vers tante Adèle, et, du geste, lui montrant leur nièce.

— Hein ? Est-elle assez gentille !

— Tout à fait ce qu'il faut pour...

— Parbleu !

Huguette prit sa place, enveloppa les poneys d'une caresse de son fouet, très long, et Tim et Toty s'enlevèrent.

M. Gênevron les regarda partir en se frottant les mains. Quand il se retourna, le sourire aux lèvres, il se trouva en face d'Arnaud, immobile sur le perron, toujours raide et correct. L'oncle Jean, éprouvant le besoin de dire à quelqu'un quelque chose, s'écria, toujours souriant :

— Quel beau temps ! Ces dames auront une belle promenade.

Arnaud toisa son maître de toute la hauteur qu'ajoutaient à la sienne propre les marches du perron, et, sans presque remuer les lèvres, entre ses favoris immobiles, il prophétisa :

— Le temps est à l'orage, ces dames auront de la pluie.

Après quoi, respectueusement, il se rangea pour laisser passer son maître.

Sur la route ensoleillée, Tim et Toty trottaient d'une allure égale et relevée. Au-dessus des haies que la poussière voilait d'un tulle gris, des champs de blé succédaient aux champs d'avoine ou de maïs. La plaine, nuancée de teintes vertes exquises, se déroulait monotone dans sa calme et fertile beauté. De temps à autre, on dépassait des mai-

sons étroites et basses, aux cours encloses de murs ou de haies en ronciers. Des poules roulées dans la poussière chaude s'enfuyaient à grands cris; des enfants saluaient d'un sauvage et court « bonjour » de petite bête mal apprivoisée; d'autres, des grandes fillettes ayant fréquenté l'école, faisaient la révérence. Huguette répondait, à demi distraite par ses chevaux qu'elle s'amusait à tourmenter, tandis que M^{me} Gènevron envoyait, à droite et à gauche, des saluts souriants et protecteurs, — telle une souveraine populaire — ce qui ne l'empêchait pas de se mettre en frais pour sa nièce.

Tante Adèle adorait parler en voiture; Huguette, au contraire, n'était jamais tant silencieuse; le mouvement de la voiture lui causait toujours une sorte d'engourdissement d'esprit dont il lui était pénible de s'arracher.

Pourtant, comme un nuage isolé, venu on ne savait d'où, courait sur le ciel, déplaçant une ombre de forme étrange sur la plaine lumineuse, Huguette s'écria :

— Que c'est bizarre et joli ! Quelle ravissante journée !

A quoi M^{me} Gènevron répondit :

— Ça me rappelle le jour du Concours hippique, quand ton oncle acheta les poneys. Il faisait un soleil comme celui-ci, un ciel d'un bleu ! Si tu avais vu les Champs-Élysées ! Ah ! que c'était beau ! Et la piste du Concours... Le sable était en or... Et les femmes ! Ah ! si tu avais vu les toilettes ! Et je te prie de croire que ta tante n'était pas dans les moins bien ! J'avais une certaine robe de soie changeante et un chapeau...

— Nous voici arrivées, tante Adèle.

Entourée de jeunes arbres, dont le faite ne dépassait pas son toit, apparaissait une maison de forme tourmentée, flanquée de tronçons de tourelles, hérissée de girouettes blanches. Les murs étaient peints d'un rose ardent, les volets bleu tourterelle.

Le jardinet qui séparait la maison de la route offrait une éclatante confusion de teintes vives : zinnias, reines-marguerites, balsamines, gaillardes, œillets de Chine... Tous les coloris se rencontraient, se heurtaient, se brouillaient en un chaos sans art, mais non sans gaieté. Le long de la grille blanche, d'admirables roses grimpaient; elles s'épanouissaient très haut, comme dédaigneuses des fleurs vulgaires qui rampaient à leurs pieds; quelques capucines d'un jaune cru s'efforçaient de les rejoindre; sur un des piliers, une plaque de marbre portait, gravé en lettres d'or : « Castel-Rose. »

Au bruit de la voiture, une petite bonne en tablier blanc parut sur la porte. Elle reconnut l'équipage du Val-Fleuri — le Val-Fleuri, dont ses maîtres parlaient avec une déférence saupoudrée d'envie — et, vite, elle courut aider le domestique à ouvrir la grille,

— Madame est là, Annette ?

— Oui, madame... Madame est dans la tonnelle; je vais la chercher.

— Du tout, du tout, nous irons la rejoindre; ne la dérangez pas.

Devant la maison, aussi à l'ombre que possible, Huguette arrêta les chevaux.

— Faut-il dételer ? demanda le domestique, qui avait pris devant ses bêtes la pose raide et dédaigneuse que prenait Arnaud, à l'office de Val-Fleuri, pour parler de « Castel-Rose ».

— Mais non, dit Huguette.

— Mais si, déclara M^{me} Gènevron; vous rattellerez dans... deux heures.

— Dans deux heures, tante Adèle ! protesta Huguette à mi-voix.

M^{me} Gènevron ne l'écoutait pas. Souriante et agitée, elle allait au-devant de M^{me} Gérard, qui, du fond de sa tonnelle, ayant entendu la voiture, s'empressait d'accourir.

Et ce furent des « bonjour ! » des « hélas ! » « quelle chaleur !... un vrai courage ! » « mais, comment donc ! »

Huguette, un peu ahurie, ne se sentait pas à hauteur. Généralement, une visite à « cette bonne M^{me} Gérard » restait, pour M^{me} Gènevron, une corvée de voisinage qu'elle accomplissait d'une façon digne et quelque peu condescendante. Aujourd'hui, tante Adèle semblait entraînée vers M^{me} Gérard par une irrésistible sympathie. Plus d'airs protecteurs : un laisser-aller de bonne amitié. Que voulait dire ?...

M^{me} Gènevron ayant protesté de son désir de faire sa visite dans la tonnelle, ces dames contournèrent la maison et s'engagèrent dans une étroite allée bordée de buis, tournant sur elle-même pour illusionner les promeneurs sur la distance parcourue.

On longeait encore des zinnias, des reines-marguerites, au-delà desquels on pouvait admirer la régularité d'un quinconce de choux, le buisson des pois verts grimpés après leurs rames, et l'alignement modeste de salades variées. De ci, de là, ou enjambait des caisses pleines de terreau où des semis, indécis encore sur le parti qu'ils devaient prendre — végéter à l'étroit ou sécher tout de suite — montraient de mélancoliques petites pousses d'un vert jaune. Sur des buttes de terre, des melons étalaient leurs rondeurs dorées, et, involontairement, Huguette comparait les cantaloups à leur propriétaire.

Arthémise Gérard était au moins d'aussi forte taille qu'Adèle Gènevron; mais sa tête atteignait à peine l'épaule de sa voisine. Toujours vêtue, en été, de satinette fleurie sur fond blanc, elle portait ce jour-là une matinée plus blanche que jamais, et dont elle s'excusait fort, la trouvant inélégante. Et M^{me} Gènevron de protester :

— Chère madame, je vous en prie... à la campagne... et entre nous !

« Entre nous ! se dit Huguette surprise. Mais qu'a donc ma tante ? »

— Moi, continuait M^{me} Gènevron, je ne comprends que ça l'été : des blouses claires !

— N'est-ce pas, s'écria la bonne Arthémise, toute consolée et mise en confiance. Ce n'est pas une raison parce qu'on n'a plus vingt ans pour étouffer au mois de juillet dans des robes noires.

L'allée avait beau revenir sur elle-même et changer de direction, le jardin n'ayant que cent mètres de long sur cinquante de large, le moment arrivait vite où l'on en trouvait la fin. Un impitoyable mur, couronné de tessons de bouteilles, l'entourait de tous côtés; des bambous anémiques en dissimulaient mal la laideur, de leur feuillage mouvant.

Tel quel, le Castel-Rose avec ses dépendances paraissait aux Gérard un paradis terrestre, excepté cependant lorsqu'ils le comparaient à Val-Fleuri, comparaison qui leur mettait toujours un peu de trouble dans l'âme.

M. Anatole Gérard avait, trente ans durant, tenu les livres d'une grande maison de commerce. Trente ans durant, il avait vu, entre ses registres et lui, flotter l'image enivrante et reposante tout à la fois d'une « maison de campagne ». Il la rêvait modeste, avec des légumes autour, qu'il arroserait le soir, en bras de chemise. Arthémise partageait ce rêve en l'amplifiant. Elle avait lu des romans — et beaucoup — ne trouvant rien de mieux à faire, sans enfants pour occuper sa vie et la remplir.

Arthémise rêvait d'un château moyenâgeux dans un parc rempli de fleurs rares... L'heure venue de réaliser le vœu de toute leur vie, Anatole et Arthémise, l'un rêvant à ses choux et à sa maisonnette, l'autre à ses fleurs et à ses tours, avaient, combinant leurs ambitions, imaginé le Castel-Rose.

Une fois bien installé, le couple fit dans le voisinage quelques visites, dont le Val-Fleuri. On se voyait donc, sans grande intimité ni sympathie, M^{me} Gènevron ayant une façon polie de garder les gens juste au pas qu'il lui plaisait, Huguette ne se rappelait pas l'avoir vue comme aujourd'hui, amicale et familière.

Dans la tonnelle, M. Gérard, en complet de toile blanche, lisait, en fumant sa pipe, un traité pratique d'apiculture. Il rêvait d'établir des ruches le long de son mur, ce qui remplissait d'effroi Arthémise : elle avait horreur de « ces bêtes-là ». Le soleil, passant à travers le maigre feuillage des plantes grimpantes : pois de senteur, haricots rouges et boussin-golcia, semait sur le crâne chauve de M. Gérard des petites taches d'un rose luisant.

Il se leva avec empressement pour saluer M^{me} Gènevron; mais Huguette surprit le regard de reproche dont il foudroya la pauvre Arthémise; sans doute jugeait-il qu'elle eût pu lui éviter l'ennui de

cette visite en recevant ces dames au salon. M^{me} Gérard ne voulut rien comprendre et, toute souriante, un peu maniérée — elle l'était toujours avec le Val-Fleuri, — elle continuait ses aimables frais.

Sous la tonnelle, tous les quatre s'assirent. Il y avait là, devant une table d'écorce, un banc de bois peint en vert, sur lequel Huguette se plaça aux côtés de M. Gérard qui, avec regret mais politesse, avait abandonné son rocking-chair à M^{me} Gènevron. Dans un fauteuil de paille, capitonné d'andrinople, Arthémise s'enfonça. La conversation roula de son ordinaire allure. On parla des fruits, des fleurs difficiles à conserver, des boutures si vite séchées; M^{me} Gérard parla surtout des ennuis que lui causaient ses domestiques. Elle voulait renvoyer Annette.

— Figurez-vous, madame, vous ne me croirez pas, avant-hier...

M^{me} Gènevron se penchait dans son rocking-chair qui l'essouffait en la balançant malgré elle, et, à la fois compatissante et horrifiée, écoutait le récit des crimes d'Annette. M. Gérard appuyait d'un mot. Huguette, silencieuse, cherchait à s'expliquer la raison de cette surprenante affabilité de sa tante. Elle n'y comprenait rien et, l'agacement succédant à l'ennui, elle s'efforçait de se distraire en regardant autour d'elle le vulgaire décor trop connu.

Contre la tonnelle, un jeu de crapaud noirci par les pluies; un cœur de bois, garni de crochets et surmonté d'une potence au bout de laquelle flottait un anneau suspendu par une ficelle, et la barre d'une balançoire entre deux arbres rabougris donnaient à ce coin morose un faux air de guinguette triste. Pour continuer la ressemblance, Annette arriva à petits pas pressés, portant sur un plateau rouge une bouteille d'orgeat, une carafe et des verres. Huguette eut un sourire de malice : sa tante détestait l'orgeat.

Mais M^{me} Gérard versait déjà dans les verres à pied l'horrible et fade boisson, et tante Adèle acceptait, et tante Adèle buvait, se récriant sur l'excellence de ce sirop remarquable.

— C'est M^{me} Gérard qui l'a fait, déclara tout joyeux Anatole, elle a comme ça des recettes merveilleuses... M^{me} Gérard, donne donc la recette à M^{lle} Huguette, ça l'amusera d'essayer.

— Eh ! bien, voilà : Vous prenez... écoutez bien, mademoiselle Huguette, c'est difficile !

— Oui, madame.

— Non, non, supplia M^{me} Gènevron, elle oublierait ! Vous me donnerez cette recette par écrit et d'autres aussi. Je sais que vous avez le secret d'un tas de bonnes choses !

— Oh ! quant à ça, madame, pas une cuisinière ne vaut Arthémise !

Arthémise haussa les épaules, un peu vexée de la tournure du compliment, mais pas fâchée au fond que son mari rendît justice à ses talents.

— Savez-vous, reprit M^{me} Gènevron, tout en faisant de vains efforts pour arrêter le fauteuil à bascule, savez-vous que cette dame que vous aviez prise en pension n'était pas à plaindre !

— Nous ne la reprendrions plus, déclara vivement Anatole. Je ne veux plus de pensionnaire ! Cette vieille Allemande nous a rendus trop malheureux. Ma femme l'avait acceptée par bonté d'âme : elle était si seule !... Mais c'est fini !

— Oh ! oui, appuya M^{me} Gérard, c'est fini !

— Comme je vous comprends, se hâta d'approuver M^{me} Gènevron. Je pensais bien que vous ne seriez pas tentés de renouveler cette expérience... C'est même ce qui m'a empêchée de m'adresser à vous l'autre jour, quand j'ai reçu une lettre d'une vieille amie à moi qui me priait de lui trouver une famille hospitalière. Elle ne veut pas tout simplement venir à Val-Fleuri, comme je l'en priais, parce qu'elle cherche une installation d'assez longue durée. Et, bien que nous soyons, ou plutôt que nous ayons été assez liées, elle craint de gêner mon mari.

M^{me} Gènevron parlait vite, enfilant ses mots comme une leçon apprise, et une lueur se faisait dans l'esprit d'Huguette ; toutes ces avances aux Gérard préparaient les voies : sa tante voulait louer la chambre d'amis de Castel-Rose, mais pourquoi sa tante ne lui avait-elle jamais parlé de cette amie et de ses projets ?

M. et M^{me} Gérard se lançaient par dessus le plateau rouge et la carafe d'orgeat des regards d'intelligence. L'Allemande qu'ils prétendaient si peu regretter n'était pas leur coup d'essai. M^{me} Gérard adorait recevoir des hôtes payants ; elle trouvait commode qu'un étranger fournît une partie des dépenses du ménage et fit les frais des petits plats fins qu'aimait Anatole.

M. Gérard insinua :

— Vous auriez dû, madame, nous en parler... dans certains cas...

— Pour une amie de M^{me} Gènevron, déclara avec élan Arthémise, nous aurions fait une exception.

— Vraiment ? Oh ! que je regrette ! J'aurais été si heureuse !

— Est-il trop tard ? risqua M. Gérard.

— Mon Dieu, je pourrais écrire de nouveau... au besoin envoyer une dépêche.

— Madame Gérard, montre donc à ces dames la chambre d'amis... en tout cas... ça n'engage à rien.

— Voulez-vous, madame ?

— Volontiers... Allons !

M^{me} Gérard s'élança en avant « pour ouvrir les croisées ». M. Gérard et M^{me} Gènevron reprirent côte à côte l'allée tournante ; Huguette fermait la marche et admirait une fois de plus l'harmonie du couple Gérard.

Anatole était court et gros comme Arthémise courte et grosse. Aujourd'hui, la taille majestueuse de M^{me} Gènevron écrasait le petit homme. Il levait

la tête pour parler à sa compagne et, dans l'effacement que lui causait l'impression de son infériorité, repoussé aussi par l'ampleur de M^{me} Gènevron qui gênait la sienne, il butait à chaque instant dans le buis des bordures, mettant parfois même un pied dans les plates-bandes. M^{me} Gènevron, elle, habituée à dominer son mari de toutes façons, regardait son voisin de haut en bas, en femme qui en a l'habitude.

Comme ils arrivaient devant la maison, des volets claquèrent au premier étage de l'une des tourelles et le visage rose et souriant d'Arthémise s'encadra dans la blancheur d'un rosier grimpant constellé de fleurs.

— Vous pouvez monter, cria-t-elle.

Prise moitié dans le corps du logis, moitié dans la tourelle, la « chambre d'amis » recevait le jour par trois fenêtres.

— Oh ! la jolie vue, dit Huguette, allant d'une fenêtre à l'autre.

C'était d'un côté des coteaux d'un vert sombre ; de l'autre, le déroulement de la plaine chatoyante de lumière et de couleurs, des lointains boisés, des blancheurs de maisons parsemées.

— Tante Adèle, venez voir... Là-bas, à gauche, on aperçoit Val-Fleuri entre les arbres du parc.

Mais M^{me} Gènevron s'absorbait dans les choses pratiques. Elle examinait le papier jaune, à fleurs violettes, régulières et laides ; les meubles d'acajou, les rideaux de mousseline empesée.

— On les blanchira, promit Arthémise.

M^{me} Gènevron hochait la tête, satisfaite. C'était horrible, mais propre, assez grand, très gai... tout ce qu'on pouvait espérer chez les Gérard. Elle réclama cependant un fauteuil un peu plus confortable que les deux *crapauds* recouverts de reps grenat, qui se faisaient vis-à-vis devant la cheminée.

— C'est facile, n'est-ce pas, Arthémise ?

— Certainement.

— Voyons la table de toilette... Chère madame, vous pourriez ajouter un tub ?

— Un... un tub ? nous n'en avons pas, avoua Anatole.

— Mais nous en aurons, corrigea sa femme, puisque cette dame en a l'habitude... Quoique pour une personne âgée... les rhumatismes... enfin !

M^{me} Gènevron, poursuivant son inspection, s'était arrêtée dans l'embrasure d'une fenêtre. Elle tournait sur elle-même, cherchant sur la muraille l'emplacement d'un invisible objet. Tout à coup, d'un geste résolu, elle appuya le bout de son ombrelle sur la tapisserie jaune.

— Ici... n'est-ce pas, madame Gérard, vous mettrez le miroir à barbe ?...

— A barbe ? répéta avec ensemble le ménage stupéfait.

— A barbe ! Tante Adèle, votre vieille amie se rase ?

M^{me} Genèveon reprit, très digne :

— Quand je dis miroir à barbe, je veux dire petit miroir, c'est indispensable pour se coiffer.

— Nous en mettrons, madame, nous en mettrons un bien volontiers... et si la chambre vous plaît, et si cette dame n'a pas fait d'autres projets...

— Je vais lui écrire. Mais avant, dites-moi... bien simplement, n'est-ce pas, combien vous... comment vous entendez... enfin...

— Pour la pension ? Parfaitement, interrompit M. Gérard sans embarras. Eh ! bien, voilà : tout compris...

Et M. Gérard fit habilement le tableau de toutes les commodités dont jouissait l'Allemande pour un prix... enfin juste de quoi dire qu'on n'était pas là pour rien !

M^{me} Genèveon parut satisfaite, brusqua un peu les adieux et, quelques minutes après, de nouveau sur la route poudreuse, le duc roulait.

— Tante Adèle, quelle est cette amie dont vous ne m'avez pas parlé ?

— Oh ! une originale, une parente éloignée des Lassorre... c'est par eux que je l'ai connue... Bah ! je suis sûre qu'elle ne voudra pas. Allons cependant à la poste, je vais lui envoyer une carte par acquis de conscience.

III

Depuis le matin, la pluie tombait, poussée en rafales par des coups de vent d'Ouest. Le vent, ayant traversé la plaine sans rencontrer d'obstacles, entraînait en furieux dans les arbres du parc, les tordait en grondant, cassait quelques branches et, un peu calmé, mais effrayant encore, s'amusa à secouer les girouettes de Val-Fleuri en de brusques et gémissantes secousses. Il glissait sous les ardoises, descendait par les cheminées, jetait une averse de pluie par les fenêtres restées ouvertes et, satisfait, courait plus loin. L'air, après son passage, paraissait plus accablant ; l'impression d'étouffement, particulière aux jours d'été pluvieux, oppressait tout le monde.

Par la porte-fenêtre de la salle à manger, des feuilles et des pétales arrachés aux rosiers grimpants venaient voler jusque sous la table et près des buffets. Arnaud, d'un pied indigné, les repoussait. Il jetait des regards farouches vers la fenêtre par laquelle, avec les feuilles, entraient par instants des embruns de pluie. C'était M. Genèveon qui défendait que l'on fermât, sacrifiant l'éclat du parquet au désir de respirer à l'aise.

A travers le voile gris de la pluie, les arbres et les massifs apparaissaient en silhouettes vagues.

Ce mauvais temps était favorable aux regains qui menaçaient de sécher sur pied. M. Genèveon

se réjouissait donc en pensant à ses prairies ; mais l'humidité favorisait les terribles limaces... éternelles ennemies de M^{me} Genèveon. Et celle-ci se lamentait en songeant à son cher jardin.

Entre les deux, Huguette restait indifférente. Absorbée dans un minutieux travail d'enluminure, les heures ne lui paraissaient ni plus ni moins longues que par un jour de beau soleil. A vrai dire, ce temps convenait mieux à la couleur de ses pensées. Depuis que, volontairement, la jeune fille avait écarté toute chance d'un changement dans sa vie, cette vie lui paraissait moins heureuse. C'était pourtant, autour d'elle, la même tendresse — grondeuse un peu chez tante Adèle, souriante chez l'oncle Jean. Val-Fleuri rayonnait, dans la splendeur des jours d'été, de toutes les fleurs de ses pelouses ; Huguette faisait aujourd'hui ce qu'elle faisait la veille : elle lisait, chantait, brodait, peignait, au gré de sa fantaisie. Que lui manquait-il donc depuis quelques jours ? Peut-être simplement l'attente... cet espoir vague en un lendemain différent d'aujourd'hui. Il ne flottait plus de « mariage dans l'air », et l'air en devenait moins excitant. Huguette se sentait en contradiction avec elle-même, s'en voulait, et en voulait plus encore à la destinée de ne pas s'imposer à elle.

Donc, c'était décidé — à moins d'un miracle — Huguette vieillirait à Val-Fleuri, inutile et morose. C'était bien ainsi. Elle acceptait volontiers d'être vieille fille, pourvu qu'elle n'en eût pas l'aspect. Elle se disait : Je mettrai, à vingt-cinq ans, des diamants et une bague à la main gauche. Je voyagerai seule, si cela me fait plaisir. Je porterai des capotes, bien que les vieilles dames, maintenant, s'acharnent aux chapeaux ronds. On me dira : « Madame », et je ne vois pas trop ce qui me manquera. » Elle en venait à regretter l'absence de quartiers de noblesse qui lui eussent permis d'être chanoinesse ; un vague sentiment de regret l'attristait, qu'elle ne voulait même pas s'avouer, d'un avenir souvent entrevu, où elle s'appuierait confiante sur un cœur aimant, où son cœur aussi entrerait pour quelque chose, ne serait pas devenu un conseiller inutile ou indiscret auquel il faut imposer silence. Elle remuait ses pensées durant le déjeuner. Afin d'y échapper, elle demanda brusquement :

— Ma tante, est-ce que votre vieille amie se décide à venir chez les Gérard ?

— Quelle vieille amie, dit l'oncle Jean ; qu'est-ce que cette histoire ?

MARIE T.

(La suite au prochain numéro.)



REVANCHE!

SUITE



Un ébahissement profond se peignit sur le visage de Léo.

— Pas de salle à manger? pas de salon, maman-sœur? Où recevrons-nous les visites! Où mangerons-nous?

— Le régiment part; donc, nous ne verrons plus personne. Puis, nous est-il venu beaucoup de monde depuis la mort de père? Va, mon petit Léo, le salon est inutile, et c'est la cuisine qui nous servira de salle à manger.

— Est-ce affreux d'aller vivre dans un pareil taudis! s'écria Ary, les sourcils froncés, la rougeur de la honte au front. Que

vont dire mes camarades?

— Ils vont dire que nous sommes pauvres, c'est vrai, et nous n'avons pas à courber la tête pour cela.

Puis, voyant son frère rester sombre et silencieux, elle ajouta avec un sourire :

— Rien d'amusant comme mes pourparlers de location ce matin. Écoutez bien tous les deux.

Et, se levant, elle mima, avec une verve pleine de fine malice, son arrivée devant la vieille maison et tous les pourparlers qui avaient suivi.

Oublieux de sa souffrance d'orgueil, Ary riait aux larmes. Léo, lui, trépignait de plaisir, et quand Solange, la narration achevée, s'assit, fière de son succès, il énonça clairement sa pensée par ces mots :

— Tu sais, Lolan, on va joliment s'amuser là-bas avec cette vieille fée. Ici, cette concierge de mère Poileux était pire qu'un hérisson, tandis que la bohémienne, son guichet et son bull seront des puits de distractions.

— Oh! Léo, s'écria Solange atterrée, si tu veux jouer des tours à notre propriétaire, je vais, ce soir, lui dire que nous ne prenons pas le logement; et tu seras cause, mon pauvre petit, de nouvelles recherches, de nouvelles fatigues, pour ne pas trouver aussi bien, j'en ai peur. Ainsi, promets-moi d'être sage, très sage.

Ary secoua la tête.

— Il promettra tout ce que tu voudras; mais, promettre et tenir...

Léo se leva, et, avec une volonté étonnante, refoulant les larmes qui lui montaient aux yeux, ses petits poings fermés, il s'élançait sur Ary, quand Solange l'arrêta.

— Vous avez tort tous les deux, dit-elle, s'efforçant d'être calme, alors que son cœur battait violemment. Ary, tu es l'ainé, mais c'est toi qui as commencé, embrasse Léo, et que ce soit fini.

— Faire des excuses à ce moutard? ah! bien non.

— Il ne s'agit pas d'excuses. Vous vous taquinez sans cesse pour des bêtises; celui qui a tort doit revenir le premier.

Le jeune homme se leva brusquement de table.

— Nous nous sommes retardés, il est l'heure de partir.

— Ary, insista Solange, si père était là, tu lui ferais de la peine en ce moment.

Il hésita, regardant tour à tour le visage attristé de sa sœur et Léo, qui paraissait très absorbé par sa serviette... Peut-être son orgueil eût-il été vaincu, mais le petit garçon ne lui laissa pas les honneurs du triomphe. Aux derniers mots de Solange, relevant vivement la tête, il s'élança au cou d'Ary.

— Tiens, dit-il, c'est pour père et maman-sœur.

Avec deux bonds d'agnelet, il donna un baiser fou à Solange, décrocha son béret pendu dans le vestibule, et dégringola quatre à quatre les escaliers, suivi de loin par Ary, un peu confus.

Accoudée à la fenêtre, la jeune fille les regarda entrer dans le square, dont ils longèrent côte à côte l'allée principale, puis, un bouquet d'arbres les déroba à sa vue, elle poussa un soupir.

« Par le cœur, on obtient tout de Léo, murmura-t-elle, mais père avait raison, Ary devient de plus en plus difficile à conduire. Il n'est pas mauvais, oh! non; seulement, son caractère orgueilleux, jaloux et entier, exigerait un guide ferme, intelligent, expérimenté; or, je ne suis rien de tout cela. »

III

Le petit logement de la rue Terrasse est inondé de soleil. Devant les fenêtres, dont elles frôlent

presque les vitres de leurs ailes légères, les hirondelles vont et viennent avec des cris perçants, auxquels répondent de doux appels partant des nids abrités sous la corniche du toit, et le paysage, au loin, se dégageant peu à peu de la brume matinale, apparaît dans toute sa splendeur printanière... Mais Solange ne jette même pas un regard sur cette nature en fête, qui l'a tant séduite le premier jour. Adossée à la cheminée de la plus grande chambre, le front caché dans une de ses mains, de l'autre, tenant un centimètre au ruban déroulé, elle pleure comme un enfant.

— Masco ! Masco ! appelle tout à coup une voix à l'entrée du corridor.

Et, avant que Solange eut eu le temps d'essuyer ses larmes, M^{lle} Daudré, ouvrant sans façon la porte de la chambre, parut sur le seuil.

— Masco ! Masco ! répéta-t-elle.

Elle ajouta aussitôt, très étonnée :

— Tiens, il est avec vous.

— J'aime beaucoup les chiens, balbutia Solange. Masco était devant votre porte quand je suis montée, mademoiselle, je lui ai donné une caresse, il m'a suivie.

— Il ne va jamais chez personne... Vous êtes cause que je le cherche depuis trois quarts d'heure... Arrive ici, Masco, descendons.

Elle partait ; soudain, se retournant et d'un ton plus brusque encore :

— Laissez le logement, s'il vous déplaît. Le louer à vous ou à une autre, qu'est-ce que cela peut me faire ? Rendez-moi la clé, voilà tout.

Interdite, Solange la regarda à travers les pleurs qui, malgré ses efforts, montaient encore à ses yeux.

— Vous ne me comprenez pas ? C'est pourtant bien simple, car je ne cherche pas de phrases. Donc, je répète : Je trouverai facilement à louer à une autre personne, je vous l'affirme.

A un autre moment, la jeune fille se fut offensée de ces paroles blessantes ; mais, elle était à l'une de ces heures de lassitude morale, où l'âme, malgré sa vaillance native, accueille tout avec une égale indifférence, et, sans répondre, cachant de nouveau son front dans sa main, elle éclata en sanglots.

— Voyons, finissons-en, reprit la voix de M^{lle} Daudré, devenue impérative.

Fut-ce l'ascendant de cette voix, ou le besoin d'expansion naturel à la jeunesse, qui amena sur les lèvres de Solange un flot de paroles ? Les deux peut-être. Elle s'écria, haletante :

— Je suis à bout de forces, à bout de courage... Ce logement me plaît, oui, il me plaît... J'avais tant cherché ! Je l'ai enfin trouvé avec mille peines. Eh bien ! maintenant, même en vendant des meubles, je ne puis placer ceux que je garde. L'espace me manque d'abord, et surtout, surtout, c'est le peu de hauteur du plafond qui m'empêche de les caser... J'ai mesuré, combiné, durant une heure,

pour n'arriver à rien... Que faire ?... Je ne sais plus, non, je ne sais plus.

— Ceci prouve, dit sèchement M^{lle} Daudré, qu'au lieu d'agir à sa tête, on doit prendre conseil.

— Conseil ! Près de qui ? fit Solange, surexcitée. Nous n'avons plus de parents, sauf des cousins très éloignés, qui habitent je ne sais où, et qui ignorent notre existence, comme nous ignorons la leur. Un ami de mon père est mort, l'an dernier, peu avant lui ; je n'ai ni l'envie ni le temps de me créer des relations ; et le tuteur de mes frères, du reste loin de Clermont, n'a rien à voir dans cette affaire de logement.

— Alors, c'est pour une infime question de mobilier que vous vous lamentez ainsi ? La belle énergie, vraiment, qu'ont les femmes de nos jours !

D'un geste un peu farouche, Solange essuya résolument ses paupières gonflées.

— Si vous aviez beaucoup souffert, mademoiselle, dit-elle, toute tremblante de l'effort qu'elle s'imposait, vous sauriez qu'il suffit parfois d'un rien pour abattre le courage. Mais, vous avez raison, la question est « infime », et me lamenter n'arrange pas les choses. Qu'importe un sacrifice de plus ou de moins ! Je vendrai les meubles impossibles à caser.

— « Si vous aviez beaucoup souffert ! » répéta M^{lle} Daudré avec amertume, sans paraître entendre la dernière phrase...

Une minute, elle demeura silencieuse, regardant Solange qui enrôlait nerveusement le centimètre dans sa boîte d'ivoire. Soudain, prenant Masco par le collier, elle se dirigea vers la porte et, sans même se retourner vers la jeune fille :

— Les marchands achètent, dans ces occasions, à un prix dérisoire, dit-elle de sa voix mordante et brève ; de plus, votre mobilier pourra vous faire faute plus tard, il serait absurde de vendre. J'ai une pièce noire comme un four, dans laquelle vous pouvez loger vos armoires, si cela vous plaît. Oui, si cela vous plaît, car moi, peu m'importe, vous le pensez bien.

Solange s'élança vers elle.

— Oh ! mademoiselle, comment vous remercier.

— En ne me disant rien, répondit M^{lle} Daudré, fermant brusquement la porte derrière elle.

Le lendemain était un jeudi, et Solange, profitant de cette journée de vacances de ses frères, commença les préparatifs de déménagement.

Pour Léo, pour Ary même, ce fut une distraction charmante que tout ce remue-ménage, donnant au logement, d'habitude si soigneusement tenu, l'aspect d'un magasin de bric-à-brac. C'était en sifflant qu'Ary nouait, de sa main déjà vigoureuse, les cordes entourant les paquets de linge, ou clouait les caisses remplies de vaisselle. C'était en riant, en chantant, que Léo empilait les livres, vidait les tiroirs, et se roulait sur le foin éparpillé un peu partout. Seule, la jeune fille restait pâle, silencieuse, au milieu de son travail, et plus les

heures s'écoulaient, plus l'insouciant gaité de ses frères lui semblait insupportable.

Depuis dix-huit mois seulement, elle habitait ce coquet petit logis, et déjà son âme aimante y avait pris racine, déjà les souvenirs s'y attachaient nombreux, tour à tour doux ou poignants, mais infiniment chers dans leur douceur ou leur amertume. Rue Terrasse, elle retrouverait tous les objets familiers, depuis l'armoire à linge si encombrante, jusqu'au minuscule magot chinois qui dodelinait si étrangement la tête ; mais elle ne verrait plus « l'absent », à ce côté droit de la cheminée du salon qu'il affectionnait particulièrement, à la fenêtre de sa chambre, sur laquelle il s'accoudait chaque jour à deux heures pour fumer la pipe, une vieille amie qui l'avait suivie partout ; et, d'un regard attendri, elle ne pourrait plus chercher dans le vestibule la place du sabre et du képi, qu'il ne manquait pas d'y suspendre en revenant du quartier.

Oh ! cet appartement, cet appartement imprégné du passé, comme un coffret du parfum des fleurs qui s'y sont flétries, quel déchirement intime d'être obligée de lui enlever peu à peu son charme, de le quitter ensuite à jamais ! Comme les enfants étaient heureux de rire, de chanter, pendant que son cœur saignait si douloureusement !

— Qu'as-tu ? interrogea soudain une petite voix caressante. Le déménagement devrait pourtant t'amuser, Lolan. Tu te souviens comme tu étais heureuse de défaire les caisses, quand nous sommes arrivés à Clermont ? Eh bien ! les faire ou les défaire, c'est tout pareil... A moins que... dis, Lolan, est-ce papa que tu pleures encore ?... Il est arrivé au ciel, va ; il y a si longtemps qu'il est parti !...

La jeune fille serra tendrement contre elle la tête bouclée de son frère.

— Je regrette le logement où il a vécu, murmura-t-elle.

Léo leva vers elle de grands yeux étonnés, et, d'un ton résolu :

— Pas moi ! Ailleurs, tu seras moins triste, Lolan ; puis, tu me le répètes sans cesse : papa est toujours avec nous, bien qu'il soit mort. Alors ?

Elle prit le petit garçon dans ses bras, l'embrassant avec passion.

— Alors, oui, ici ou là, je le retrouverai, tu as raison, dit-elle. Grâce à toi, me voilà consolée, mon amour !

— Bien vrai ?

— Bien vrai... Maintenant, travaillons. Je te charge d'emballer tout le contenu de ta commode. Tu dois te presser, si tu veux finir avant la nuit.

Enchanté, il fit une pirouette au milieu de la chambre, se retourna vers la porte pour envoyer un baiser à sa sœur, et disparut en chantant à tue-tête.

Une minute encore, Solange demeura rêveuse, écoutant la voix de Léo dans la pièce voisine ; mais, ce n'était pas le gai refrain de l'enfant qui

retentissait à ses oreilles, c'étaient ces paroles dites d'un ton convaincu :

« Papa est au ciel ; papa est toujours avec nous, bien qu'il soit mort. »

Et quand, reprenant sa fatigante occupation, elle se courba de nouveau sur les immenses caisses, où elle enveloppait de foin les objets les plus fragiles, si elle n'était pas consolée, ainsi qu'elle l'avait dit à Léo, du moins son cœur était plein de courage.

Huit jours plus tard, un officier occupait l'appartement du capitaine Mieussen, et les enfants de ce dernier dormaient sous le toit (« sous le toit » est bien le mot) de M^{lle} Daudré.

Léo, dès le premier instant, avait tout trouvé superbe. Superbe, la carte de M^{lle} Lancelut ! Superbe, l'escalier en colimaçon, qu'il descendait invariablement à cheval sur la grande corde servant d'appui-main ! Superbe, la vieille gargouille à tête grimaçante ! Superbes, les envolées d'hirondelles et de moineaux ! Superbe, le panorama de la campagne ! Il ne disait encore rien de M^{lle} Daudré et de Masco, n'ayant pu les apercevoir, malgré ses nombreuses factions devant la porte à ses heures de liberté... Mais, d'avance, il était sûr, d'après ce qu'avait raconté « Lolan », que la maîtresse et le chien lui plairaient plus que tout le reste.

Quant à Ary, son antipathie pour le logement ne faisait que s'accroître. Il eût accepté de vivre dans un grenier, à la condition que la maison eût une belle apparence : celle de M^{lle} Daudré n'en avait aucune. « Elle sent la misère », pensait-il avec amertume ; et « sentir la misère » était une telle déchéance pour Ary, qu'il cachait soigneusement à ses camarades sa nouvelle demeure.

Pourtant, si l'extérieur de la vieille maison restait aussi sombre, aussi triste, « le nid », comme disait Solange, prenait peu à peu un petit air riant... Les rideaux d'étamine voilaient les vitres verdâtres ; les tableaux et les faïences couvraient les murailles aux tentures communes ; des tapis s'étaient étalés sur le carrelage ; et les cheminées dissimulaient leur plâtre sous des lambrequins de tapisserie. Enfin, un jour, la bibliothèque eut ses livres correctement alignés ; les bibelots ornèrent les étagères, les tables et les consoles ; les sièges furent disséminés dans un désordre voulu ; devant les fenêtres, au milieu des grandes jardinières en faïence, s'épanouirent fleurs et feuillages débarrassés de la poussière intense du déménagement.

Ce jour-là, Solange accueillit ses frères, à leur retour du petit séminaire, avec un sourire de triomphe.

— Plus de foin, de caisses et de plumeaux, s'écria-t-elle joyeusement ; c'est fini !... Admirez notre palais...

Et, vraiment, le « palais » avait, dans les moindres détails de l'arrangement, un tel cachet d'élégance et de bon goût, qu'Ary lui-même ne put

s'empêcher de déclarer qu'il le trouvait gentil. Il ajouta, en soupirant, cette phrase qui révélait sa préoccupation intime :

— Si seulement M^{lle} Daudré faisait crépir la façade de la maison !...

— Je le lui demanderai, quand j'aurai l'honneur de la connaître, déclara Léo. Jusque-là, mon vieux, passe du blanc d'Espagne à notre quatrième étage, car ta commission risque d'attendre. Maîtresse et chien sont sous les verrous, et ne doivent sortir nez et museau qu'à minuit, l'heure du sabbat des sorcières. Or, à minuit, dodo, l'enfant do... Léo dort, tu comprends ?

Toutefois, le lendemain, il était, non pas minuit, mais six heures du soir, quand le petit garçon, rouge, essoufflé, radieux, entra, comme un ouragan, dans la chambre où son frère et sa sœur travaillaient côte à côte.

— Je l'ai vue, je l'ai vue, cria-t-il, jetant en l'air son béret en signe de triomphe.

Solange déposa sa palette, Ary leva la tête de dessus son livre :

— Qui ? demandèrent-ils à la fois.

— Oh ! vous n'avez pas besoin de prendre un air naïf, vous le savez bien : la vieille fée ! Lolan, elle est encore plus mal habillée que je croyais. Et puis, un air méchant, un air de sabbat ! Mais je n'ai pas eu peur, pas peur du tout...

— Ce serait joli, si un fils de soldat était poltron, observa Ary, et poltron devant une femme !...

Solange l'interrompit.

— As-tu été poli, ainsi que je te l'avais recommandé, demanda-t-elle, non sans anxiété, en prenant Léo dans ses bras.

L'enfant fixa sur elle ses yeux très francs.

— Oui, Lolan, mais je lui ai dit une bêtise.

— Tu lui as donc parlé ?

— Ah ! bien sûr : l'occasion était trop belle ! Voilà : je me figurais que j'étais le suisse de la cathédrale, et je montais l'escalier posément, posément, tenant, en guise de hallebarde, la livre de sucre que tu m'avais envoyé chercher ; je ne faisais pas plus de bruit qu'une souris ; la preuve, c'est que, comme j'arrivais au troisième, cric, crac, la porte a été ouverte, et le chien de la sorcière, un chien affreux ! s'est jeté sur moi en aboyant comme un diable. De sorcière, pas du tout... Alors, ne voyant personne, je m'assis sur l'escalier et je parlai au chien... Ah ! par exemple, Lolan, je ne me souviens plus de ce que je lui ai dit... Mais il me comprenait, puisque, au lieu de montrer ses crocs, il finit par me lécher la main. Pour le récompenser, je lui présentai un morceau de sucre. Juste au moment où cela faisait « crou, crou » entre les dents de Masco, j'entendis une grosse voix :

— Pourquoi donnez-vous du sucre à mon chien ? Votre sœur vous grondera.

« J'enlevai vite mon béret, et répondis :

— Non, madame, ma sœur ne grondera pas ; elle est très bonne, ma sœur !

« Et, Lolan, je devais ouvrir devant la vieille fée des yeux aussi grands que ce carreau, car elle me demanda :

— Pourquoi me regardez-vous comme cela ?

« Et c'est là que j'ai dit la bêtise, Lolan.

— Parce que vous êtes très drôlement habillée, madame.

— Vous êtes un malhonnête.

— Mais, madame, Lolan dit qu'il ne faut pas mentir.

— Qui est-ce, Lolan ?

— Ma sœur. Elle m'a dit aussi d'être très poli avec vous, et de ne pas taquiner votre chien. Elle sera contente que j'aie donné du sucre à Masco, et fâchée de... de ce que je vous ai répondu.

— Vous ne le direz pas ?

— Oh ! si ; je dis tout à Lolan, c'est ma petite mère !

« Alors, la sorcière m'a fermé la porte au nez, et je n'ai plus fait le suisse, tu le penses bien, Lolan. J'ai escaladé vite l'escalier pour te conter cela... Tu ne gronderas pas trop ?

— Non, à la condition qu'une autre fois, Pinson réfléchira un peu avant de parler.

— Mais, Lolan, puisqu'il ne faut pas mentir... Voyons, toi, qu'aurais-tu répondu ?

— « Mademoiselle, je désirais vous connaître... » C'était vrai, petit étourneau... Allons, tu es en retard ; plus qu'une heure avant le dîner pour apprendre tes leçons.

— Oh ! donne-moi cinq minutes, cinq minutes seulement, ma Lolan aimée ; si tu savais comme je l'ai dans la tête !

Et, sans même attendre la réponse, Léo, s'installant en toute hâte à sa table de travail, s'empara d'un papier blanc, d'une plume, et les cinq minutes n'étaient pas écoulées qu'il tendit à sa sœur une M^{lle} Daudré si ressemblante, que Solange fut prise d'un irrésistible fou rire.

— J'étais sûr que tu la reconnaîtrais ! s'écria le petit garçon triomphant. Ary, qui prend des leçons de dessin, ne sait pas croquer les gens !

— Mais je suis le premier de ma classe, et toi ?

— Moi ! je suis le premier en caricatures, c'est déjà bien beau ! Je ne puis être le premier en tout, voyons !

Ary le regarda d'un air moqueur.

— Cela te donnera du pain, les caricatures !

— Oui, et autre chose avec. Crois-tu que Cham, Forain et Caran-d'Ache mangent un crayon chaque jour pour se nourrir ?

— Chut ! Léo, dit Solange, prends tes livres, bien vite, ou ta paresse, mêlée de désobéissance, méritera une punition.

Le ton de « maman-sœur » était ferme ; l'enfant, tête basse, revint s'asseoir devant sa petite table, et l'on n'entendit plus dans la chambre que les chants d'oiseaux perchés sur le toit moussu,

et, de temps à autre, le bruit léger d'un feuillet tourné par la main d'Ary ou celle de Léo.

IV

« Petite chère,

« Qu'il y a longtemps, oh ! qu'il y a longtemps que je t'ai écrit ! N'ai-je pas laissé plusieurs de tes lettres sans réponse ? Peut-être. Alors, tu ne bouges plus, vilaine, et tu penses : « Marthe m'oublie ». Non, mademoiselle, Marthe ne vous oublie pas. La preuve, c'est qu'elle vient vous faire part de son mariage avec M. d'Elzons, avocat à Paris.

« Un Adonis, mon fiancé ! Un héros de roman ! Blond (j'adore les blonds !), des yeux bleus, un nez aquilin, de fines moustaches ! Une taille élancée (je le soupçonne de porter un corset). Et un esprit ! Et un genre !... Ajoute une grosse fortune, une parenté brillante, et tu auras une idée du bonheur qui m'attend. Viens donc à mon mariage, cela te distraira, car elle n'est pas gaie, ta vie, ma pauvre Solange ! Mais fais-toi belle, car nous aurons un monde fou, et des toilettes !... Exemple : maman sera en faille vieux rose ; M^{me} d'Elzons en moire vert Nil ; ses filles (j'aurai des belles-sœurs idéales) en surah crème ; mes cousines Darnay en foulard bleu de roi. — Et toi ? interromps-tu. — Moi ? En satin blanc recouvert de points d'Alençon. Une merveille, ma robe ! Figure-toi... Non, je ne saurais te la décrire. Il faut la voir. Viens donc, je te montrerai aussi corbeille, cadeaux, et *tutti quanti*. Cela te donnera envie de te marier. Une charmante chose, le mariage, je t'assure. Peut-être qu'un ami intime de Fernand (c'est mon fiancé qui s'appelle Fernand) ferait ton affaire. C'est un jeune capitaine de cavalerie fort bien sous tous les rapports. Ah ! mais, j'y songe, tu n'aurais pas la dot voulue.

« Adieu, ma belle Solange, le noir doit t'aller divinement. N'importe, prends une teinte mauve ou blanche, c'est plus gai... Mille baisers.

« MARTHE. »

Lentement, Solange avait lu cette lettre... plus lentement encore, elle la relut. Ayant achevé, elle baissa le rideau de la fenêtre ; puis, s'asseyant devant la cheminée, elle déchira en petits morceaux le papier bleuté au pénétrant parfum de mimosa, et jeta ces morceaux dans le feu, où elle les suivit d'un regard attristé. Une faible lueur s'éleva, accompagnée promptement d'une flambée joyeuse ;

bientôt, tout s'éteignit, et quelques noirs et légers débris voltigèrent seuls encore au-dessus des charbons embrasés... Alors, Solange ferma les yeux et pleura.

Elle l'avait sincèrement aimée, cette compagne de pension, que les religieuses trouvaient légère, et qu'elle, Solange, ne jugeait qu'étourdie. Ah ! comme elles avaient ri et joué sous les grands marronniers du jardin ! Comme, à la sortie du couvent, elles s'étaient juré une tendresse éternelle ! Comme Marthe s'était désespérée du départ de Solange pour Clermont ! Comme on avait échangé, durant quelques mois, des lettres débordantes de regrets !

Puis, bien vite, hélas ! le capitaine Mieussen était mort ; la douleur, la gêne avaient paru au foyer de ses enfants ; et, à toutes les pages anxieuses et désolées de son amie, Marthe Dionis, après un premier mot de banale compassion, n'avait répondu que par le silence.

Solange, alors, s'était repliée sur elle-même, comprenant, à ce silence, que certaines amitiés s'envolent aux premières larmes, et que l'amitié de Marthe était une de celles-là.

Maintenant, elle pleurait ; pourquoi ? Elle n'aurait su le dire... Peut-être parce que la blessure, qu'elle croyait fermée, se trouvait toujours vive... Peut-être parce que la légèreté, qui vibrait à chaque mot de la lettre reçue, lui montrait une fois de plus comme son pauvre cœur aimant s'était fourvoyé... Peut-être parce que ces lignes joyeuses, cet avenir brillant, cette vision d'amour lui faisaient plus lourdement sentir sa solitude et sa pauvreté.

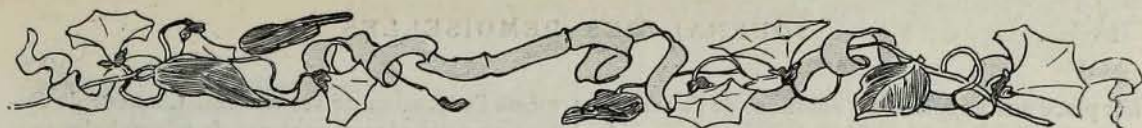
Encore, n'était-ce pas la pauvreté qui éprouvait davantage l'énergie de Solange... A vingt ans, on se contente de peu, et la mansarde semble un paradis, si l'on peut y déverser le trop plein de son âme... Mais, la solitude ! Cette concentration absolue des souvenirs, des pensées, des espérances, voilà la croix sous laquelle la jeune fille se sentait souvent défaillir.

Ary et Léo, qui suffisaient à son cœur, ne suffisaient pas à son besoin d'expansion... Durant les courts instants qu'ils passaient auprès d'elle, le premier, absorbé par ses études, le second par ses jeux, lui parlaient surtout d'eux-mêmes, avec l'entrain d'écoliers ne redoutant plus la surveillance d'un professeur ; et Solange, pour se mettre à l'unisson de cet entrain, refoulait sa tristesse ainsi que le sentiment d'abandon qui l'envahissait chaque jour davantage.

M. AIGUEPERSE.

(La suite au prochain numéro.)





❖ Revue Musicale ❖

Théâtres lyriques : Opéra : *Gautier d'Aquitaine* changé de nom. — Opéra-Comique : Inauguration et ouverture. — Grands concerts Colonne.

SUR cette page blanche.... qui dans un instant ne le sera plus, nous voudrions aligner tous les souhaits que le ciel inspire à notre cœur pour nos chères lectrices ! Combien plus encore, voudrions-nous être la fée bien-faisante et toute puissante dont la baguette magique les saurait transformer en douces réalités, pour toutes ! Mais le devoir est là qui nous somme d'accomplir notre tâche et de traduire notre si cher désir, comme le grand poète le fit un jour, par un seul mot : « Le bonheur ! » ce mot qui résume toutes les pensées dont se composent nos vœux, comme toutes les félicités de la vie.

Notre tâche, avons-nous dit : elle ne nous est pas moins précieuse que notre désir ; mais combien difficile aussi de la compléter, quand, depuis six semaines, nous voyons une montagne de faits s'accomplir et sur lesquels il nous faut glisser comme sur la glace, sans pouvoir nous y accrocher. Deux colonnes au lieu de quatre ! Voilà ce que sont les arts d'agrément : dans une bonne administration, on doit toujours savoir sacrifier l'agréable à l'utile ; mais n'est-ce pas la perfection quand une direction comme celle du *Journal des Demoiselles* sait allier l'un avec l'autre ?

Disons donc au vol, qu'à l'Opéra, *Gautier d'Aquitaine* est devenu une belle reine plus ou moins sauvage, qui se nomme *La Burgonde*, dont nous reparlerons dès que nous aurons l'honneur de la connaître. Nous pouvons déclarer que l'œuvre de MM. P. Vidal, E. Bergerat et C. de Sainte-Croix, comme celle du monument Garnier, ont été accueillies par un succès de vingt-sept mille francs de recette à cette première de haute attraction.

Quant à l'Opéra-Comique, nul n'ignore quel éloquent enthousiasme en a signalé l'ouverture le 5 décembre 1898, dans la répétition générale de *Carmen*, pour la presse et les invités. On sait de même qu'elle fut suivie de la soirée d'inauguration pour le public, privé de la salle Favart depuis le 25 mai 1887, où le théâtre de l'Opéra-Comique s'effondrait dans un épouvantable incendie : date inoubliable !

La délicieuse *Carmen* avait été désignée avec une mise en scène nouvelle et splendide, pour cette première soirée de gala qui fut en réalité

plus intéressante que celle de l'inauguration, dont de nombreuses sélections de nos meilleurs ouvrages modernes faisaient les frais : *Mignon*, *Mireille*, *Manon*, *Carmen*, *Lakmé*. Dans l'impossibilité d'entrer dans les détails de cette brillante ouverture de la nouvelle salle Favart, ajoutons que le succès très justifié de M. Albert Carré et de ses artistes s'est continué jusqu'à la soirée sensationnelle où Mme Caron s'est manifestée dans *Fidelio*, comme la grande cantatrice qu'elle fut aux plus beaux soirs de l'Opéra.

On ne sait encore rien de certain à cette heure sur les nouveautés promises : *Beaucoup de bruit pour rien* et *Cendrillon*.

Pendant ce mois de décembre, M. Colonne a accompli de véritables prodiges. Nous étions restés aux festivals de M. Massenet ; ce furent ceux de M. Saint-Saëns qui couronnèrent les auditions de nos maîtres vivants ayant dépassé la centième.

Après le bel enthousiasme provoqué à l'Odéon par la première de *Déjanire*, on pouvait deviner celui qui attendait le maître au Châtelet. La séance débutait par l'ouverture du *Timbre d'Argent*, page chaude et colorée, trop peu connue, pleine de verve et de jeunesse. La première audition du *Caprice héroïque*, où des thèmes savamment développés comme celui en forme de valse et de la fugue finale, a été pour les interprètes, MM. Diemer et Cortot, comme pour le compositeur, l'occasion d'un triomphe. Le ravissant trio et l'air de *Phryné* ont ravi les auditeurs : quel dommage que l'orchestre ait trop couvert les jolies voix de Mlles Margnani, M. d'Ancy et M. Cazeneuve. Après de beaux fragments d'*Antigone* et l'émouvante *Fiancée du Timbalier*, où Mme Héglon excelle toujours, M. Diemer s'est couvert de gloire dans la *Rhapsodie d'Auvergne*, où ce virtuose impeccable fut superbe. *Le Déluge*, ce chef-d'œuvre de M. Saint-Saëns, occupait toute la seconde partie du concert. Il fut écrit en 1875, sur un poème de M. L. Gallet, d'après les textes de la Bible, et vit le jour au Châtelet en 1876. Dès la première partie : *Corruption de l'homme*, *Colère de Dieu*, le public a été subjugué par ces harmonies grandioses qui font pressentir que les temps sont proches. La deuxième : *L'Arche*, *Le Déluge*, entièrement descriptive, est d'une puissance, d'un coloris magnifique d'ampleur et de profondeur. Dans la troisième partie : *La Colombe*, *Sortie de l'Arche*, *Bénédiction de Dieu*, une sensation d'apaisement

fait place aux angoissantes émotions de l'immense cataclysme, et la merveilleuse instrumentation du compositeur nous révèle que l'ère des réparations, de l'espérance et du bonheur vient de sonner pour l'homme et la terre régénérés.

Les solistes étaient : M. Jacques Thibaut, qui a divinement rendu le *solo* de violon du prélude et a été bissé frénétiquement ; puis M^{lles} Marignan, L. Planès ; MM. Cazeneuve et Auguez très justement applaudis.

Au second Festival Saint-Saëns, nous ne pouvons que constater le même succès pour *Le Déluge* et ses interprètes. Le programme du maître était à peu près le même, à l'exception du premier numéro où M. Colonne nous a révélé les beautés de *La Jeunesse d'Hercule*. Le glorieux chef et son orchestre admirable ont été acclamés sans relâche à ces deux séances ; M. Saint-Saëns, dont la modestie égale le génie, avait eu le bon goût, la dignité et la courtoisie de ne pas accepter de conduire lui-

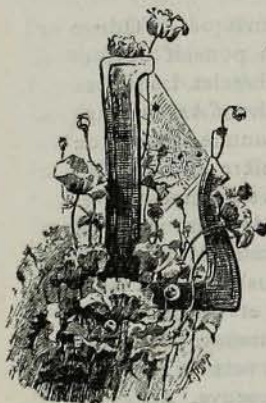
même l'exécution de ses œuvres. L'auteur du *Déluge* en a été récompensé par de triomphales ovations partagées avec l'éminent chef d'orchestre du Châtelet.

Forcée d'abréger, nous dirons cependant encore qu'après avoir consacré un festival très brillant à Wagner, M. Colonne célébrait ensuite l'anniversaire de la naissance de Berlioz (11 décembre 1803) en même temps que la centième de son chef-d'œuvre : *La Damnation de Faust*, avec quel éclat, quelles acclamations, quels rappels ! Un triomphe sans précédents. Après la lecture d'une poésie : *L'Ame de Berlioz*, de M. P. Barbier, dédiée à son fervent et fidèle propagateur, les voiles du buste de notre grand maître français furent écartés et une touchante et inoubliable apothéose se répandit par des clameurs de frénétique admiration dans toute la salle.

MARIE LASSAVEUR.



Causerie de Quinzaine



L'IMAGINATION des enfants, dans son ardente ignorance, s'abandonne à des rêves étranges, dont l'inanité leur cause ensuite de tristes déconvenues. Quand j'étais petite, comme mes pareils, je travestissais les événements, j'expliquais les choses, j'interprétais les circonstances à ma manière, et l'écroulement successif de ces combinaisons naïves me jeta souvent, par la suite, dans de douloureuses surprises.

Une de ces erreurs chères, à l'aube de ma vie, a été l'échafaudage fragile que j'avais construit avec les lambeaux de mon éducation militaire, au sujet des récompenses nationales. Pour moi, tout partait de l'armée, tout y aboutissait, c'était simple, limpide, absolu. Un homme de valeur, de courage, d'intelligence, méritait par cela même d'être soldat, première récompense ; il se conduisait en héros, la légion d'honneur, avec sa couleur sanglante, marquait un second degré dans son ascension. Pour moi, c'était le prix du sang et l'on m'eut fort étonné en me disant que la noble médaille pouvait reposer sur des poitrines qui n'étaient pas destinées à s'offrir sur le champ de bataille. Je faisais franchir à mon héros tous les degrés de l'ordre glorieux et, quand il était grand-

croix, je lui ouvrais les portes de l'immortalité ; cela consistait à baptiser de son nom une rue, un boulevard, une place et j'épelaï avec respect les plaques à l'angle des carrefours où se lisaient les noms de Combes, Danrémont, Vallet, etc. J'eus dans cette période de mes hiérarchies héroïques quelque déplaisir, des doutes peut-être, une profonde révolte à coup sûr. Passant devant un village dont je demandai le nom, il me fut répondu : il s'appelle X...ville, du nom du général X. Or, je connaissais fort bien le personnage ; il était général, c'est vrai, mais énorme, bouffi, ne montant plus à cheval ; et, dans les hasards d'une vie nomade en pays sauvage, je l'avais aperçu à une fenêtre d'auberge, faisant sa barbe, la tête enfoncée dans un bonnet de coton. Donner le nom d'une cité à un homme pareil me révoltait ; c'était un rude échec pour mon système ; ne voulant pas en démordre, je m'en remis aux années du soin de m'expliquer pareille anomalie. Un troisième degré conduisait à l'honneur suprême en ce monde, honneur après lequel il ne restait plus que les récompenses éternelles : c'était l'apothéose de la statue ! Avoir son image en pierre ou en bronze, avec le bâton de maréchal, la plaque de la Légion d'honneur, ou bien en simple soldat tombant à la renverse, la tête fracassée, ou en capitaine s'affaissant dans les bras de la Victoire ailée et crénelée ; c'était sublime ; j'en avais la fièvre ; et si j'y pensais la nuit, je me fourrais sous mes couvertures, par-

tagée entre l'admiration jalouse et cette peur attirante que les enfants connaissent tous depuis la révélation de Croquemitaine, de l'Ogre et autres compères admirables. Que l'on juge d'après cela de l'amertume de mon cœur, lorsqu'un jour, j'appris que le ruban rouge était donné à des gens qui amélioraient la race bovine, qui cultivaient avec succès la betterave, qui vendaient heureusement des comestibles... et lorsque je contemplai, sur un piédestal de granit, un monsieur en redingote, avec des cheveux bien peignés et une épingle à sa cravate de marbre. Ce fut un effondrement ! Et à l'heure actuelle, quelque chose de l'enfant bat encore dans mon cœur, lorsque j'apprends qu'un de mes héros triomphe de ces fatales erreurs.

C'est donc avec joie que j'accueille la statue qu'on va élever au général Bourbaki. Celui-là est tout à fait dans les conditions de mon programme enfantin : les épaulettes, le courage, la gloire, le malheur, et ce *chic exquis* dont ses soldats enivrés de conquêtes avaient fait le refrain d'une de leurs marches les plus entraînantes. Bien accueillie aussi cette autre statue qui a fixé en bronze les traits de l'héroïque capitaine Ménard, luttant seul, jusqu'à la mort, contre l'armée de Samory. Légende héroïque qui rappelle les plus glorieux dévouements de notre histoire.

Et pourtant, il faut bien l'avouer, les statues ne prouvent pas grand'chose, par le temps où nous vivons ; chacun a la sienne, et aucune n'est garantie des orages de l'opinion ou des événements. Les femmes de Grenade ne viennent-elles pas, dans un emportement de colère patriotique, de jeter de la boue à celle de Christophe Colomb, parce que la chance des armes a trahi l'Espagne à Cuba. Ce fait est d'une naïveté touchante et, au lieu d'en rire, on pourrait bien en pleurer : pour ces simples et ferventes Espagnoles, Christophe Colomb était le dieu qui veillait sur la patrie et, après des siècles, lui gardait sa conquête. La perte de l'île aimée est donc une faute de celui qui devait la défendre et on accable d'outrages son image.

Bien touchante aussi, et avec plus de dignité, la contrepartie de cette manifestation populaire. Les envoyés de la reine Christine au congrès de Paris ont défendu pied à pied le sol sacré que leur a ravi le sort des armes. Quand tout a été réglé de cette cession douloureuse, fièrement, les vaincus ont demandé au vainqueur d'emporter, en se retirant de la Havane, les cendres de Christophe Colomb qui reposaient là-bas sur la terre découverte par son génie. Pauvres grands hommes qui ne peuvent même dormir en paix !

Une étrange ordonnance nous arrive de ces contrées lointaines, de cette jeune Amérique, heureuse et insatiable, précisément parce qu'elle est jeune ; on vient d'afficher sur les murs, de publier dans les journaux, qu'il est *défendu* de s'embrasser dans tout l'état de New-Jersey !!!... On ne dit pas quelle amende auront à payer les délinquants, ni si cet ordre a été exécuté avec accompagnement de gendarmes et de muselières. Ne plus s'embrasser, autant dire ne pas respirer, car il me semble que les baisers sont comme la respiration de notre cœur.

Le poète, dont nous feuilletons l'autre jour ensemble le chef-d'œuvre, en a donné quelques définitions exquises ; un baiser, dit-il, c'est :

Un serment fait d'un peu plus près, une promesse
Plus précise, un aveu qui veut se confirmer,
Un point rose qu'on met sur l'i du verbe aimer,
C'est un secret qui prend la bouche pour oreille.

C'est... c'est... c'est beaucoup de choses charmantes et douces, que les fiancées, les épouses et les mères sont heureuses de donner et de recevoir ; dans le *New-Jersey*, tout cela est défendu, le conseil d'hygiène ayant déclaré le baiser malsain. Où allons-nous, bon Dieu, où allons-nous ?

Cette hantise du microbe devient obsédante chez les savants. Je sais un jeune docteur de la nouvelle école qui a un beau petit garçon, joyeux comme un pinson, fleuri comme une rose, un gros bonhomme joufflu qui ne tient pas sur ses jambes, parce qu'il est trop lourd. Et chaque fois qu'il tombe, le docteur exige qu'on le débarrasser et qu'on change son tablier, parce qu'il a pu ramasser quelque traître bacille sur le sol... Mais comme cela se passe en France et non dans le *New-Jersey*, ce père prévoyant ne se prive pas encore d'embrasser son petit ; il faudrait lui signaler le danger.

Pour nous, mes chères enfants, qui ne nous voyons que de loin, je pense que « cette communion du cœur » ne nous est pas interdite, et comme j'ai été privée, au commencement de janvier, du plaisir de vous la souhaiter bonne et heureuse, j'espère que vous me permettrez, comme dédommagement aujourd'hui, de vous embrasser de tout mon cœur. Long baiser qui prendra des ailes pour courir par tout le globe, car vous êtes légion ; et qui pourra même s'attarder dans l'État récalcitrant à cette marque d'affection, car la distance le rend sans danger.

C. DE LAMIRAUDIE.





DEVINETTES

Mots en salière

Verticalement : Véhicule à deux roues.

Horizontalement : Un mets délicat. — Charmant prénom féminin. —
Bouleversement. — Dans la gamme. — Signifie moitié.

(X. Y. Z.)

Métagramme

Petit diable. — Provision. — Enfant rebelle. — Un royal surnom.

(Brin de varech.)

Proverbe

Avec les initiales du contraire des mots suivants, trouver un proverbe de quatre mots :

Mourir. — Sortir. — Doubter. — Abaisser. — Malsain. — Intelligent. —
Lac. — Rien. — Large. — Temporel. — Incertain. — Lâcher. — Bonheur. —
Oust. — Pleurer. — Ami. — Monter. — Habile. — Oui. — Faux. —
Endroit. — Positif. — Céleste. — Certitude. — Désobéissant. — Artificiel.

(Une Abonnée à la librairie Étienne.)

Paroles célèbres

A quel prince s'adressèrent ces paroles : « Par ce signe tu vaincras ! »

(Marie Bérard.)



Mots en poupée chinoise

Verticalement, au milieu : Un bon conseil.

Horizontalement : Dans le feu. — Entouré de terre. — Faire du tort. —
Hardi. — Qui décerne à chacun sa part. — Sans façon. — Le milieu d'une
toque. — Qui n'a pas servi. — Au-dessus de nos têtes. — Pénible. — Un
instrument de musique. — A l'œil. — Pas neuf. — Immensité. — Retire de.
— Est immortelle. — Joli mois. — Un cours d'eau. — Franchir une distance.
— Ville du Mexique. — Ce qu'il faut éviter.

Problème pointé

Lire les paroles historiques que contient ce problème et dire qui les a
prononcées :

Voyelles : .e. — .ie.. — .o.. — .eau. — .e — .e.ui — .ui —
a..o..e — .a — .ai. —

Mots en losange

Deux fois dans un tout petit. — Contraire d'humide. — Qui a du poil. —
Ville d'Espagne. — Un célèbre général aveugle. — Une partie du canon. —
Prénom féminin. — Ou époque. — La queue d'une pie.

(Une ancienne abonnée.)

Anagramme

Je suis fruit, ville, fleuve ou république, au choix.
Habile magicienne !.... encore six autres fois,
Tu peux me transformer ; il suffit simplement
De m'estropier en procédant adroitement.

Quand je lui fais défaut, l'humanité soupire.
Au pays des mosquées, des sultans, du cimetière.
Des forêts de l'Afrique, un quadrumane natif.
C'est toujours au plus haut que l'ambitieux aspire.
Un verbe conjugué mis à l'impératif.
Un être trop parfait pour habiter la terre.

(Brin de varech.)



Bureau du Journal : 14, rue Drouot. — Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Imp. de l'Art, E. Moreau et C^{ie} 41, rue de la Victoire.